

ACTE I  
SCÈNE I

*Florence.*

*Maison de Raffaëlla. Son amie Costanza est venue lui rendre visite.  
Parallèlement, on assistera au prêche de Savonarole dans la cathédrale.*

*(Arrivée de Costanza. Les deux femmes s'embrassent avec effusion.)*

RAFFAELLA : Costanza! Ma chère Costanza! Comme tu es belle... Laisse-moi te regarder... Décidément, tu ne changes pas. *(Vers l'entrée.)* Carla! Les bagages de Madame Lorenzini! Dans la chambre bleue! *(À Costanza.)* Tu restes pour quelque temps j'espère?

COSTANZA : Tout le temps que tu voudras bien de moi. Je me suis installée chez ma sœur à Prato pour plusieurs mois. Disons jusqu'à l'été. Je compte profiter de cette période pour faire des petits séjours à Florence.

RAFFAELLA : Que je suis heureuse! Et Matteo sera tout aussi ravi, je te l'assure.

COSTANZA : Il va bien? Et le petit Guiliano?

RAFFAELLA : Bien tous les deux, le Seigneur en soit remercié. Chaque jour, je prie la Vierge Marie pour qu'elle protège mon fils. Il faut qu'elle m'aide à garder celui-là. Il FAUT Costanza, tu comprends?

COSTANZA : Tu ne parviens pas à oublier?

RAFFAELLA : Oublier! Tu ne sais pas ce que c'est, toi, de voir mourir son petit, et de ne rien comprendre, de ne rien pouvoir faire. Même Guiliano, même cet autre que je sens aujourd'hui dans mon ventre, ne peuvent rien pour ma blessure.

COSTANZA : Raffaëlla! Je t'en prie. Nous ne nous sommes pas vues depuis presque deux ans!

RAFFAELLA : Tu as raison. Pardonne-moi. *(Avec un entrain factice.)* Tu as fait bon voyage? Et Venise? Et mes parents? Et ton mari?

COSTANZA : Doucement ma chérie, doucement. Voyons... *(Elle compte ses réponses une à une sur ses doigts.)* Le voyage d'abord. Je dirai qu'il a ressemblé à un voyage : long et poussiéreux.

La campagne est d'une sécheresse cette année! Veni se ensuite : que te dire de Venise? La vie y est toujours aussi peu ennuyeuse que lorsque tu y vi vais. Tes parents maintenant : eh bien, ils ont rempli ma voiture de tout ce qu' ils ont trouvé à t'envoyer. Enfin, pour ce qui est de mon mari (*Elle réfléchit.*), je ne saurais dire précisément où ses affaires devaient le conduire pendant mon absence, mais il allait très bien quand je l'ai quitté.

RAFFAELLA : Tu te moques de moi, n'est-ce pas? Tu as raison, je le mérite. Je ferais mieux de laisser là mes questions qui n'en sont pas et de t'offrir à boire. Tu vois, moi non plus je ne change pas : je n'ai jamais la tête où il faudrait qu' elle fût. J'ai tellement attendu ta venue. Tellement. Et soudain tu es là, comme si le temps avait oublié de passer, comme si ce jour s'était ouvert sur le lendemain de notre dernier jour ensemble.

COSTANZA : En ce qui me concerne, je l'ai vu passer, le temps! Et il m'a paru bien long.

RAFFAELLA : Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je... J'ai... Oh Costanza!

*(Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.)*

COSTANZA : Tu m'as manqué. Beaucoup. J'aurais tellement aimé que tu vinsses à Venise pour Noël comme les autres années.

RAFFAELLA : Moi aussi. Mais vraiment ce n'était pas possible. Il aurait fallu... (*Elle réfléchit mais ne trouve pas.*) Je ne sais même plus ce qu' il aurait fallu, mais crois-moi, ce n'était pas possible. Et puis maintenant, avec cette nouvelle grossesse... Je dois me montrer prudente. (*Pour elle-même, tout doucement.*) Très prudente.

COSTANZA : Tu as raison. Du reste, il ne me déplaît pas de voyager. Et ce n'est certainement pas mon cher Guido qui tenterait de m' en empêcher. J'ai un mari merveilleux. En réalité, nous nous voyons assez peu, mais je ne me plains de rien. J'aime ma vie.

RAFFAELLA : Me voilà repartie à t'écouter au lieu de nous faire porter à boire! (*Vers l'entrée.*) Carla! Quand tu auras fini avec les bagages, tu nous serviras les rafraîchissements. (*À Costanza.*) Tu me raconteras tout cela, ma douce, mais d'abord il faut absolument que je te parle de notre nouveau prédicateur.

COSTANZA : Encore un! Mais celui-ci, à en juger par ton enthousiasme, doit être des plus séduisants. (*Rire léger.*) M'est avis que ses auditeurs portent surtout des rubans. Pour ma part, tu sais, les moines...

RAFFAELLA : Tu as tort de se railler, Costanza, (*Carla est entrée et leur sert les rafraîchissements.*) Fra Girolamo n'est pas un homme ordinaire. C'est la voix de Dieu. C' est son tonnerre. Il est petit, il est laid, il est maigre, il n'a ni apparence ni charme, et pourtant tous les

Florentins, hommes et femmes, jeunes et vieux, se pétrifient sous sa parole, boivent ses mots jusqu'à l'ivresse, frémissent du souffle de sa colère. Toi aussi tu t'inclineras.

\*

SAVONAROLE : Un brasier me dévore et m'oblige à parler. À parler en Ton nom Seigneur! Tes paroles me consomment le cœur, Tes paroles me brûlent les os. Je dois leur dire, il faut qu'ils sachent. Je dois te dire, Florence, ce que Dieu veut te faire savoir par ma bouche : l'Église sera réformée, oui!, elle le sera, mais d'abord l'Italie sera flagellée, tu ne pourras y échapper Florence, et tout ce que je t'annonce, tout ce que DIEU t'annonce, ne tardera plus. La sentence est prononcée, le châtement est imminent. Prends garde Florence si tu te refuses à entendre, prends garde si tu t'obstines à verrouiller ton cœur, prends garde alors de t'abîmer dans la Sainte Colère de Dieu.

\*

COSTANZA : En effet, cet homme n'est pas ordinaire. Je comprends son succès auprès des Florentins, toujours avides de nouveautés. Le spectacle est curieux. Mais je crains qu'il en fasse un peu trop.

RAFFAELLA (*qui ne l'a pas écoutée*) : Ces choses terrifiantes qu'il prédit... Qu'allons-nous devenir? Que vont devenir mes enfants? Il est peut-être encore temps de les sauver.

COSTANZA : Mais enfin Raffaëlla, calme-toi. Pourquoi voudrais-tu que cet affreux moine fût davantage au fait du destin de l'Italie que qui conque? Crois-tu vraiment qu'il entretienne avec Dieu une relation privilégiée? Je m'en voudrais de te peiner, j'accepte même de reconnaître à ton prédicateur une certaine sincérité, mais pour moi, il n'est rien d'autre qu'un illuminé. Un illuminé sincère, mais un illuminé.